

Délivrance

Le lourd rocher qui obturait l'entrée de la grotte s'est écarté. Je me suis mis debout en m'agrippant à la paroi et j'ai vu le jour. Il m'a blessé les yeux et j'ai crié. Pourtant je n'avais pas vu le ciel. Juste le jour, qui avait continué à exister au-delà de la nuit qui contenait mon corps. En ouvrant les yeux, j'ai aperçu des arbres, si denses qu'ils semblaient recouvrir la terre. Leurs branches s'élançaient dans les hauteurs en entrelacs que trouaient çà et là des éclats tremblants de lumière. J'en ai eu le vertige et pour ne pas tomber j'ai refermé les yeux. En les rouvrant, j'ai vu perler sur leurs feuilles immenses des gouttes translucides. Il avait dû pleuvoir. Les feuilles formaient de larges collerettes qui devaient contenir de l'eau en abondance. La soif me déchirait la gorge. Il fallait que je boive.

Je suis sorti de la grotte en rampant, et adossé à un tronc d'arbre, je me suis mis debout. Tout mon corps me faisait mal. Péniblement, j'ai avancé un pied puis l'autre, en m'agrippant aux arbres. J'ai respiré leur puissante odeur boisée en roulant ma tête douloureuse contre leurs troncs rugueux. D'une main, j'ai saisi la collerette géante d'une feuille et j'ai bu longuement toute l'eau qu'elle contenait. Elle venait de là-haut, du ventre gris des nuages. Un goût de chlorophylle mêlé à des fragrances d'humus a rempli ma bouche. Quand la fraîcheur de l'eau a coulé dans ma gorge, j'ai ri et pleuré à la fois. La vie m'était redonnée.

Que m'était-il arrivé ? Qu'étais-je venu faire dans cette grotte ? Je me souvenais vaguement d'une expérience scientifique sur les rythmes circadiens, mais je ne savais plus qui j'étais. Peut-être avais-je été moi-même un scientifique, mais cela n'avait plus d'importance. Des jours et des nuits avaient passé, puis j'avais eu si froid que j'avais perdu conscience. J'avais dû flotter longtemps à la lisière de la mort dans mon berceau de pierre qui aurait pu tout aussi bien devenir mon tombeau. J'ai marché au hasard dans la forêt, le cœur à cru dans l'immensité du présent. Soudain, dans une fulgurance, je me suis souvenu de mon prénom : « Pierre ! » ai-je crié. Je m'appelle Pierre. « Et sur cette pierre, a complété ma mémoire, je bâtirai mon Eglise ».

Pourquoi me souvenais-je de ces paroles bibliques, moi qui toute ma vie avais été un athée convaincu ? Ceux qui côtoient de près la mort, ai-je pensé, se raccrochent à des mots qui donnent un semblant de sens à la vie. Pour l'instant, la mienne n'en avait plus. Devant moi s'étendait la forêt infinie. J'errais loin de tout sentier et de toute présence humaine. La nature impérieuse avait repris ses droits. On eût dit que ce lieu n'avait jamais été foulé par l'homme.

Enfin, j'ai débouché sur une route dont on devinait encore le tracé. La forêt se terminait là. Maintenant, sous mes yeux, de hauts immeubles se dressaient, géants muets pris dans un étau végétal. Les arbres resserraient leur étreinte, enlaçant dans une lente strangulation leurs murs redevenus falaises le long des plages désolées des rues. Les trottoirs étaient des landes jonchées de caillasses et d'herbes folles. Des plantes grimpantes avaient violé les murs des maisons, les transperçant de part en part. Dans l'intimité dévoilée des chambres, ordinateurs, meubles en morceaux, jouets démembrés jonchaient le sol de ce qui avait été le décor quotidien d'habitants disparus. Dans les rues, des morceaux de balcons gisaient sur le bitume. Des résidus de grilles entouraient d'anciens squares envahis

par le sable. Des jeux d'enfants encore scellés au sol n'étaient plus que débris qui grinçaient dans le vent.

« A quoi bon vivre, pensais-je, si je suis le seul survivant ? » Je maudissais maintenant les scientifiques et leurs expériences. J'avais perdu tous mes repères et je n'avais pas la moindre idée de la nature de la catastrophe qui s'était abattue sur le monde. « Je porte bien mon prénom, ai-je pensé. Je ne suis qu'une petite pierre qui volera bientôt en miettes. » En pleurant, je me suis mis à courir pour fuir de toutes mes forces la ville abandonnée. Mon esprit me disait que j'allais mourir mais mon corps voulait vivre.

J'ai traversé une forêt de bambous puis un bois de ginkgos. Soudain, à bout de souffle, j'ai suspendu ma course et j'ai séché mes larmes. Une sérénité nouvelle, incompréhensible, montait en moi. A travers les tiges des bambous, des taches de soleil frémissaient, et au bout des branches des ginkgos, des fruits se balançaient tels des cerises d'or. L'histoire millénaire de ces arbres m'est revenue en tête. En magnifiques conquérants, les bambous avaient colonisé la terre. Le ginkgo biloba, seul survivant d'Hiroshima, avait défié la mort et la cruauté des hommes en perçant la terre irradiée de ses pousses nouvelles, au printemps qui avait suivi la terrifiante déflagration de la bombe.

Alors se sont élevées les voix consolantes des arbres. En un souffle presque imperceptible, ils ont pris la parole. Ce n'étaient pas des mots humains mais je les ai compris. Ils disaient, dans le souffle de leurs feuilles et l'éclat de leurs fruits, qu'ils veilleraient sur moi, que la nature pourvoierait à mes besoins durant toutes les années qu'il me restait à vivre. Je trouverais de l'eau pour étancher ma soif, et les fruits de la terre soulageraient ma faim.

A cet instant je me suis souvenu de ces vers de Baudelaire : « La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles ». Et un rythme primaire, éternel, végétal, s'est mis à pulser dans mon corps. C'était la simple joie de vivre, étrangère aux discours, aux injonctions, à toute morale humaine. Je me sentais comme un insecte fou de bonheur dans le soleil. Je regardais l'or des ginkgos, et mon cœur battait à cru, aussi petit qu'une pierre dans l'immensité du présent.

Silvie